

VOYAGES RÉELS ET VOYAGES IMAGINAIRES DANS LE "ROLAND FURIEUX"

Étrange vie, à bien considérer les choses, que celle de l'Arioste, frileusement repliée sur elle-même, dans les étroites limites du territoire ducal ferrarais, hors duquel le poète ne s'aventurera guère qu'à regret. Bon nombre de ces longues méditations personnelles que constituent, pour l'essentiel, les *Satires*, parlent clair à ce sujet. Qu'il s'agisse de son refus obstiné de suivre, à l'automne de 1517, le cardinal Hippolyte pour la lointaine Hongrie – quitte à aller jusqu'à la rupture avec cet ombrageux prélat, auquel le *Roland Furieux* avait pourtant été dédié ; ou encore de la déconvenue qu'avait représenté pour lui, au printemps de 1513, une visite rendue à l'ancien cardinal Jean de Médicis, devenu entre-temps le pape Léon X, et qui allait cruellement décevoir les espoirs que ce trop naïf quémandeur avait placés en lui, le détournant ainsi définitivement de la Curie ; ou enfin du cauchemar que représenta pour le commissaire du duc Alphonse, entre février 1522 et juin 1525, le gouvernement de la Garfagnana – qui lui ôta, dit-il, toute envie de chanter¹ : de telles confidences concourent à brosse l'image d'un écrivain sédentaire, sinon même casanier, jamais aussi heureux que dans un cadre familial, et se satisfaisant fort bien du modeste idéal domestique que résume sobrement l'inscription latine gravée sur les

¹ Cf. Ludovico ARIOSTO, *Satire e Lettere*, a cura di Cesare SEGRE, Torino, Einaudi, 1976 ; nous nous référons ici plus précisément aux satires I, III et IV.

murs de la demeure finalement acquise en 1528. Homme d'une seule province, tout comme il sera, dans le domaine du sentiment, celui d'une unique et grande passion. On n'en est que plus surpris de l'impression que laisse alors le *Roland Furieux*, poème de l'immensité par excellence, où toute une cohorte de chevaliers errants, poussés par une insatiable soif d'aventure, se trouvent perpétuellement emportés aux quatre coins de l'espace, allant jusqu'aux confins extrêmes du monde alors connu – et parfois même, audacieusement, les reculant². D'aucuns ont évoqué, à ce sujet, cette "impression de course immobile et de silencieux fracas que donnent les grands voyages de l'imagination"³. Les continuelles allées et venues, en Europe, en Afrique, en Asie, à travers tout l'Orient, de cette pléiade de héros, dont les itinéraires s'entrecroisent savamment, ne seraient guère alors que la revanche magique d'un poète avide de s'affranchir, en laissant vagabonder sa pensée, d'horizons certes pleins de charme, mais tenus pour trop étriqués. Et il est vrai que les deux voyageurs les plus impénitents du poème, le duc Astolphe et Roger, ne se déplacent guère, pour leurs plus étonnantes pérégrinations, que sur le dos d'un animal fabuleux, quoique parfaitement naturel au dire du poète : cet hippogriffe surgi de mystérieuses contrées hyperboréennes⁴, et en lequel on a parfois voulu voir une métaphore de l'imagination ailée. Mais si irréels que soient les buts de ces voyages, et le principal moyen de locomotion utilisé, on ne peut manquer pourtant d'être frappé – eu égard, bien entendu, à l'état des connaissances géographiques et cartographiques de l'époque, par la remarquable exactitude des trajets qui se trouvent, en de telles occasions, proposées. Que l'on se souvienne, ainsi, de Roger, emporté, à l'instigation du mage Atlant, qui s'acharne à le sauver, bien au-delà des colonnes d'Hercule, au-dessus des immensités océanes, jusqu'au mystérieux royaume d'Alcine : une contrée certes surchargée de significations allégoriques, mais en laquelle on s'accorde à reconnaître l'île de Cipangu, déjà mentionnée par le célèbre voyageur vénitien Marco Polo et reportée, en tant que telle, sur les cartes de l'époque, à l'extrême limite du monde oriental⁵. Et si l'aller s'effectue tout d'une traite, et n'offre que peu

² Cf. notamment, pour les modalités de cette quête, Sergio ZATTI, *Il Furioso fra epos e romanzo*, Lucca, Pacini Fazzi, 1990.

³ Cf. Attilio MOMIGLIANO, *Saggio su l'Orlando Furioso*, Bari, Laterza, 1946, p. 3.

⁴ L. ARIOSTO, *Orlando Furioso*, a cura di Emilio BIGI, Milano, Rusconi, 1982 – édition de référence, à laquelle nous renverrons désormais par le sigle *O.F.*, suivi de l'indication du Chant, puis de la strophe ou du groupe de strophes que nous citons –, IV, 18, p. 205-206.

⁵ Cf. Michele VERNERO, *Studi critici sopra la geografia nell' Orlando Furioso*, Torino, Bonis e Rossi, 1913.

d'indications, le retour est fort différent : Roger, qui sait désormais guider sa monture, survole une grande partie de l'Eurasie, en un parcours tout balisé de toponymes certes choisis aussi pour leur résonance exotique, mais qui correspondent néanmoins – au regard de la science cartographique du temps – à des points de repère aisément identifiables, et qui composent un itinéraire cohérent : le Cathay, le Mangi, une partie de la Chine ; puis, après avoir survolé le plateau du Pamir, et les régions de la Sibérie occidentale, le voyageur parvient à la mer Caspienne, d'où, franchissant le Don, il regagne enfin l'Europe⁶ ; là, il visitera encore toute une série de pays, s'attardant plus longuement en Angleterre et en Irlande, pour aboutir enfin à l'archipel des Hébrides, juste à temps pour sauver Angélique attachée nue à son rocher : de sorte que la fable – en l'occurrence le mythe d'Andromède – reprend ses droits⁷. Mais on ne peut manquer d'être frappé, dans la plupart des cas – à la différence de ce qui se passait dans l'*Orlando Innamorato*, du comte Matteo Maria Boiardo, ou dans le *Mambriano*, de Francesco Cieco da Ferrara – par le soin minutieux avec lequel le chemin est retracé. Autre itinéraire remarquablement précis : celui qu'effectue, toujours par mer, le duc Astolphe, lui aussi à partir de l'île d'Alcine : il contournera pour sa part – naviguant, il est vrai, en compagnie d'une flotte enchantée – une bonne partie de l'Asie sud-orientale et méridionale, pour parvenir, à travers le détroit de Malacca, dans l'océan Indien, et rejoindre enfin, en longeant les côtes, le golfe Persique : un itinéraire qui ne laisse pas d'évoquer, jusque dans les imprécisions que l'on peut y relever – celui qu'avait jadis décrit le Vénitien Marco Polo, dont les récits avaient connu, déjà au XV^e siècle, une large notoriété. Ainsi peut s'expliquer le caractère particulièrement suggestif de bon nombre d'évocations (ainsi les "riches et populeuses villes" d'une Inde aux parfums entêtants⁸), ou alors le caractère visionnaire de telle ou telle notation (le Gange qui blanchit en se jetant dans la mer⁹). Même précision pour ce qui est du parcours d'Astolphe au Moyen-Orient, qu'il accomplit toutefois sur une monture qui tient elle aussi du prodige : le coursier Rabican, né de l'union intime de la flamme et du vent¹⁰. Plus tard, entré à son tour en possession de l'hippogriffe, le duc effectuera des voyages non moins extraordinaires que ceux de Roger – parcourant notamment de fond en

⁶ *O.F.*, X, 71, p. 426-427.

⁷ *O.F.*, X, 92-93, p. 435-436.

⁸ *O.F.*, XV, 16, p. 608.

⁹ *O.F.*, XV, 17, p. 609.

¹⁰ *O.F.*, XV, 41, p. 619.

comble la France et l'Espagne, sans que soient oubliées les îles Baléares ; puis ce sera le Maroc, et toute la côte septentrionale de l'Afrique, jusqu'au delta du Nil, avant que ce fantasque personnage ne s'enfonce en Éthiopie, où l'attendent des aventures plus merveilleuses encore¹¹.

Comment expliquer l'étonnante précision de telles pérégrinations ? Elle est certes aisée à comprendre pour ce qui est de l'Italie elle-même ; ainsi la navigation fluviale de Renaud, tout au long de la basse vallée du Pô, coïncide-t-elle avec un parcours que l'Arioste lui-même avait maintes fois emprunté ; de même que lui était familier le chemin qui portera ensuite le paladin, par voie de terre, de Rimini à Rome, en passant par Urbin¹². Plus surprenant peut paraître l'exact déroulement de voyages se déroulant en France – pays sillonné, il est vrai, de longue date par les marchands, les prélats, les diplomates italiens, mais jamais visité par l'Arioste lui-même. Ainsi, pour se rendre de Montauban à Paris, toujours en quête de l'insaisissable Roger, Bradamante traverse-t-elle Cahors, le Mont-Dore, Clermont-Ferrand, selon un chemin parfaitement bien balisé¹³. De même Rodomont, après la cuisante défaite essuyée par les Sarrasins devant Paris, commence-t-il par descendre la Saône ; puis, impatienté par la lenteur du voyage, qui avive son tourment, il poursuit sa route par voie de terre, passant par Lyon, Vienne, Valence, Avignon – dont on signale, au passage, le célèbre pont –, pour prendre ensuite la direction d'Aigues-Mortes, d'où il compte se rembarquer pour Alger ; il s'arrêtera pour finir sous le double signe de Bacchus et de Cérès¹⁴ : d'aucuns ont cru y reconnaître la ville de Lunel, sur les bords du Vidourie. Remarquable précision, aussi, des renseignements concernant Paris : non seulement le site de la ville nous est, à certain moment, magistralement décrit¹⁵, mais sa configuration générale et ses principales voies d'accès se trouvent, par la suite, exactement retracées, au point que l'on a pu tenter de reconstituer l'itinéraire dévastateur de Rodomont au long d'une rue fort populeuse et encombrée qui mène droit au pont Saint-Michel¹⁶ – et qui ressemble fort à l'ancienne rue de la Harpe.

¹¹ *O.F.*, XXXIII, 96-101, p. 1411-1413.

¹² *O.F.*, XLIII, 145-149, p. 1793-1795.

¹³ *O.F.*, XXXII, 50, p. 1351-1352.

¹⁴ *O.F.*, XXVIII, 91-92, p. 1220-1221.

¹⁵ *O.F.*, XIV, 104, p. 589.

¹⁶ *O.F.*, XVI, 24-26, p. 653-654.

Pour atteindre, si souvent, à un tel degré de perfection, les témoignages vécus, les récits de voyage, les impressions directement recueillies de la bouche d'autrui, peuvent difficilement suffire. Quelles sont donc les sources d'information de l'Arioste ? Le poète nous a livré, en quelque sorte, son secret, se présentant à nous, dans la troisième de ses précieuses *Satires*, comme souvent penché sur des relevés cartographiques, et voyageant ainsi, en toute quiétude, et sans bourse délier, en compagnie de son cher Ptolémée¹⁷. Instructive vision, que celle de l'écrivain profondément plongé dans la contemplation des mappemondes, des planisphères ou des portulans, et parcourant ainsi, vertigineusement, des espaces presque infranchissables en réalité, mais qui tiennent ici sur quelques rouleaux de papier. Un univers cartographique qui, comme l'univers poétique, se libère merveilleusement des contraintes de l'espace, sinon du temps, pour mieux laisser prendre son envol à une toute-puissante imagination, avec, çà et là, quelques fulgurances visionnaires. Et si, au-delà de l'Arioste lui-même, porteur d'une culture bien particulière, on élargit le champ d'investigation à l'ensemble de la cité ducale des Este, on voit surgir alors toute une foule d'arrière-plans¹⁸. Ferrare est en effet, à cette époque l'un des bastions avancés de la science astronomique, et, partant, géographique, ne le cédant que de fort peu, dans ce domaine, aux villes proches, et rivales, de Bologne et de Padoue. Avec, dans sa propre institution universitaire – le *Studio* – toute une série de mathématiciens remarquablement avertis : l'allemand Georg Purbach, en 1450, suivi à quelques années de distance par Johannes Müller, puis par ce Pietro Bono Avogaro qui fut chargé, en 1466, par le duc Borso d'Este, de procéder à l'édition d'un certain nombre de manuscrits relatifs à la célèbre *Cosmographia*, de Ptolémée : cette prestigieuse publication verra le jour en 1476, fruit de tout un travail d'équipe auquel aura participé un groupe fourni de chercheurs et d'érudits (Girolamo, Manfredi, Cola Mondano, Galeotto Marzio, peut-être Filippo Beroaldo lui-même). Ainsi s'est formée une solide tradition scientifique, illustrée aussi par le brillant physicien Domenico Maria Novara, qui passera ensuite à l'Université de Bologne. Et il n'y a pas, en la matière, de véritable solution de continuité entre le *Studio* et la Cour : un milieu où les représentations astrologiques sont familières à tout un chacun, comme en témoigne, avec un éclat particulier, le vaste

¹⁷ L. ARIOSTO, *Satire...*, III, v. 61-66, p. 32.

¹⁸ Cf., à l'appui de ces développements, Cesare VASOLI, *L'astrologia a Ferrara tra la metà del Quattrocento e la metà del Cinquecento*, in *Il Rinascimento nelle corti padane. Società e cultura*, Bari, De Donato, 1977, p. 469-494.

ensemble symbolique de fresques du palais de Schifanoia, déroulant majestueusement le cycle des mois et des saisons, placés sous l'égide de leurs respectives constellations¹⁹ ; de même qu'y circulent de somptueux manuscrits, ornés de miniatures représentant les corps célestes – ainsi le fameux *De Sphaera* – dont quelque chose est peut-être passé, précisément, dans l'épisode lunaire du *Roland Furieux*²⁰. Là se détachent quelques personnages particulièrement marquants, comme Pellegrino de' Prisciani, bibliothécaire et archiviste ducal, mais fin connaisseur aussi des traités de Ptolémée, et des techniques d'observation des astres ; ou encore le médecin ferrarais Giovanni Mainardi – bien connu, précisément, de l'Arioste – qui reprendra à son compte certaines des polémiques précédemment conduites par Pic de la Mirandole ; avec, à côté d'eux, l'humaniste érudit Celio Calcagnini, non dépourvu de liens avec l'école copernicienne, qui fit paraître, en 1525, un traité intitulé *Quod coelum stat, terra moveatur, vel de perenni motu* – signe indubitable de la remise en cause, à Ferrare même, de l'un des principes majeurs de la conception traditionnelle des choses²¹. De cette riche circulation d'idées, qui ne laisse pas d'annoncer de profonds bouleversements, aura donc pu bénéficier l'Arioste lui-même, esprit toujours curieux de nouveautés dans ce domaine. En témoigne, au chant XV de l'édition de 1532 du *Roland Furieux*, L'adjonction de toute une série de strophes destinées à célébrer, magnifiquement, les grandes découvertes de la fin du XVème siècle et du début du siècle suivant : qu'il s'agisse de la circumnavigation de l'Afrique, réalisée par Vasco de Gama en 1497-98, ou encore des grandes expéditions de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci, qui ont suivi d'un bout à l'autre, au dire du poète, le sillage même du soleil²². Une vision, par conséquent, singulièrement attentive et constamment remaniée des choses, qui fait du *Roland Furieux* – et sur ce point tout particulièrement – un véritable manifeste de la culture ferraraise, et, partant, une somme non négligeable des connaissances de son temps.

Que penser alors des voyages fantastiques qui figurent aussi, en tant que tels, dans le poème ? Leur présence conforte, plus qu'elle

¹⁹ Cf. à ce sujet Ludovico ZORZI, *Il teatro e la città : ricognizione del ciclo di Schifanoia*, in *Il Rinascimento nelle corti padane...*, p. 531-532.

²⁰ Cf. C. VASOLI, *L'astrologia a Ferrara...*, p. 471.

²¹ Cf. notamment, pour le premier des personnages cités, Antonio ROTONDO, *Pellegrino Prisciani (1435-1518)*, in "Rinascimento", IX, 1960, p. 69-110 ; et, pour les autres, l'étude de C. VASOLI précédemment indiquée, p. 487-491.

²² *O.F.*, XV, 18-22, p. 609-611.

n'infirmes, une telle interprétation. À bien les lire, il apparaît en effet que l'écart entre la réalité et la fiction n'est jamais ménagé que de façon délibérée, permettant à l'Arioste de prendre, sur certains points, du champ. Que l'on se souvienne du plus célèbre de ces passages : le voyage du duc Astolphe dans la lune, à la recherche du bon sens perdu de Roland²³. Il est clair que, mû par d'autres préoccupations, le poète s'est ici refusé à tirer parti de tout ce qu'une Cour particulièrement férue de physique et d'astronomie pouvait lui offrir à ce sujet. De questions pourtant fort en vogue, il s'est manifestement détourné – évacuant ainsi, contre toute attente, l'épineux problème des taches lunaires, sur lequel Dante lui-même s'était longuement attardé, et reprenant à son compte, sans autre forme de procès, la vieille thèse de Plin l'Ancien, depuis longtemps contrebattue, quant à la relative égalité de la terre et de l'astre nocturne²⁴. Ce qui lui tient ici à cœur, c'est de bien souligner qu'en dépit du fantastique renversement de perspective ainsi opéré, on se trouve encore et toujours en pays de connaissance. Non point une réalité fondamentalement différente de la terre, que cette lune purement métaphorique, mais son double, son image inversée et par conséquent complémentaire, son exact reflet. Et les strophes qui suivent nous révèlent le pourquoi de cette étonnante stratégie : sous couleur de dresser l'inventaire de cet étonnant vallon des choses perdues, c'est en fait toute la société de cour de l'époque – avec laquelle le poète lui-même avait partie liée – qui se trouve ici citée à comparaître, et pour s'y voir impitoyablement fustigée²⁵. La distance est, du coup, on ne peut plus réduite, qui sépare ici le chancre inspiré du *Roland Furieux* de l'observateur sarcastique et désabusé des *Satires*. Et le procédé utilisé n'est autre que celui du voyage dans un univers faussement imaginaire, et qui prend vite un tour étrangement familier, ce dont saura se souvenir toute une tradition polémique largement attestée.

De quelque façon que l'on considère les choses, on voit bien que l'Arioste, témoin lucide et avisé des grands événements de son temps, ne prend jamais de liberté qu'à dessein – et pour les besoins de l'allégorie, ou les nécessités d'une vision satirique singulièrement acérée – vis-à-vis d'une mouvante réalité à laquelle il aura voué, sa vie

²³ *O.F.*, XXXIV, 70-92 ; XXXV, 1-31 ; p. 1451-1474.

²⁴ *O.F.*, XXXIV, 70, p. 1451-1452.

²⁵ Cf. notamment à ce sujet Mario SANTORO, *La sequenza lunare nel Furioso : una società allo specchio*, in *L'anello di Angelica. Nuovi saggi ariosteschi*, Napoli, Federico e Ardia, 1982, p. 10-132.

durant, une attention passionnée. Ce en quoi il participe du climat culturel en tout point particulier de cette Renaissance ferraraise, où le tenace attachement aux traditions n'interdit pas le recours à d'audacieuses acquisitions scientifiques et techniques : avec une faculté d'adaptation créatrice que l'on retrouve tant dans le domaine architectural que dans la surprenante synthèse picturale du palais de Schifanoia, ou encore dans la refonte et dans la réécriture, selon des perspectives résolument nouvelles, de la matière du vieux poème chevaleresque, carolingien ou breton, qui en sortira profondément transformé, ce qui constituait un pari à haut risque, ici magnifiquement honoré.

José GUIDI